

# Du sport

---

A CUPA HÈ NOSTRA  
CORSE 2 FRANCE ZÉRO  
240 MINUTES DE GLOIRE  
LE RÊVE BRISÉ  
LE SACRE DE VERSAILLES  
L'ÉPOPÉE DES FRÈRES BUCCIALI  
PREMIER VOYAGE EN BALLON  
PREMIÈRE ACCESSION  
PREMIÈRE FINALE DE COUPE  
UN GRAND SPORTIF, FRANÇOIS NATALI  
UNE ÉTOILE DU FOOTBALL CORSE, CLAUDE PAPI

# Une étoile du football corse, Claude Papi



Claude Papi en action

28 janvier 1983 - 28 janvier 2013... Trente ans. Trente ans déjà depuis que s'est éteinte, un bel après-midi d'hiver, la plus belle étoile qui ait jamais brillé sans doute dans le ciel bleu du football insulaire. Le 28 janvier 1983, en effet, Claude Papi était victime d'un terrible accident vasculaire qui l'emportait, à même pas trente-cinq ans...

Beaucoup de choses ont été écrites sur ce grand joueur, véritable symbole du football corse. Car il y a tant de choses à dire sur lui. Mais par où commencer ?

Par le commencement, bien sûr, lorsque l'enfant de Purti Vechju, cadet à peine, que l'on incorpora dans le Onze Fanion de l'ASPV, le club de la cité du sel, pour y disputer des rencontres de division d'honneur, lui, le gamin dans un monde de costauds. Déjà, là, ses qualités techniques lui permirent de souffrir la comparaison et même d'être un plus éminent pour son équipe. Et, forcément, de se faire remarquer... Et de signer, en 1976, son premier (et unique) bail avec le SECB, où il s'épanouit. Sous le beau maillot d'alors, bleu aux deux bandes blanches, Claude fit des apparitions de plus en plus fréquentes avec les pros. Avec eux, il vécut, lors de cette si belle saison du football corse, 67-68, l'acquisition du titre de champion de deuxième division et l'accession parmi l'élite...

Une autre heure de gloire fut celle qu'il connut le 4 juin 1972, en inaugurant avec les siens, sous la houlette d'un certain Pierre Cahuzac, un Parc des Princes flamboyant neuf. C'était une belle finale de Coupe de France, perdue sans vraiment la jouer, contre un insatiable OM. Claude entra en jeu à la place de Jean-Pierre Giordani, pour prendre sa part aussi à ce qui aurait pu être une belle fête du football insulaire, mais qui demeure cependant un déclic.

Et voilà notre homme devenu bientôt un élément incontournable des Bleus et blancs, endossant sans com-

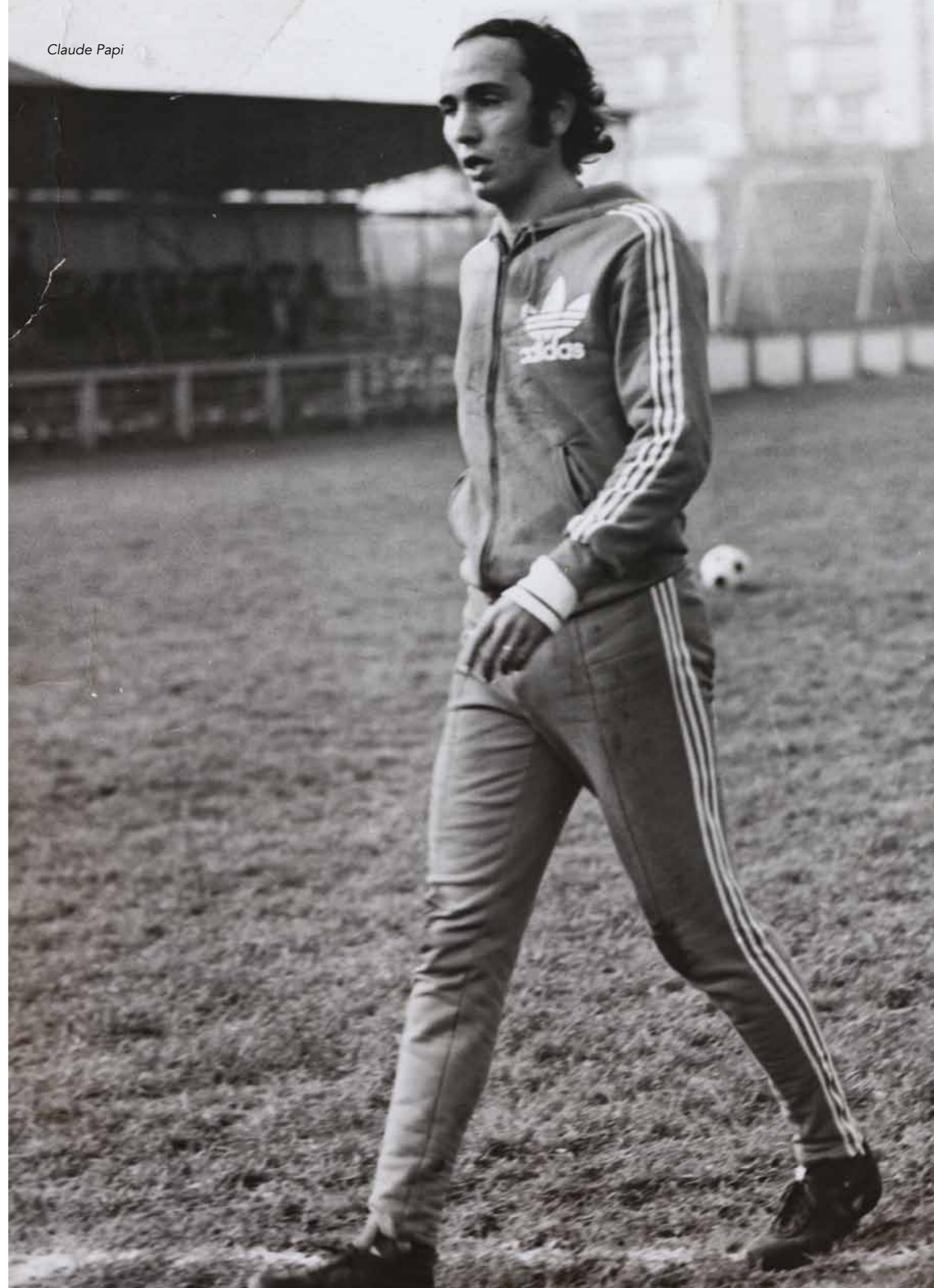
plexe le costume du Patron, avec ce numéro 10 porté par tant de grands joueurs... Véritable métronome de sa formation, ce technicien hors pair en fut vraiment le maître à jouer. Mais aussi un des buteurs, car il convient de rappeler ici qu'au cours de ses 421 matches pros, Claude Papi signa la bagatelle de 114 buts. Un ratio très intéressant pour un numéro 10, on en conviendra.

Quelques années après cette finale ratée, Papi fut l'un des artisans de la magnifique saison 76-77, qui vit le SECB terminer « européen », par la magie de son quatuor offensif, meilleure attaque de première division. Associé à l'intenable Fanfan Félix, Claude forma un duo de choc, à l'entente parfaite, renforcé par le talent d'un autre couple, d'ailiers, celui-là, Dzajic-Zimako. Ces quatre-là propulsèrent les Bleus et blancs dans une aventure dont, trente-cinq ans après, on n'a pas encore fini de parler. Et, cerise sur le gâteau, c'est Claude Papi lui-même qui ouvrit toutes grandes les portes de cette finale historique de Coupe UEFA, contre le PSV Eindhoven. Comment oublier ce but libérateur, inscrit en demi-finale par Claude, à la soixante-huitième minute, contre les Grashoppers de Zürich ?

Cette finale fut d'ailleurs un peu le chant du cygne du « divin chauve », comme l'avaient baptisé familièrement certains médias. Trois ans plus tard, Papi n'était pas de la fête lorsque le Onze, alors entraîné par Antoine Reodin, arracha la Coupe de France au nez et à la barbe des Stéphanois de Platini, Rep et Zimako (ironie de l'Histoire !). Claude n'était même pas dans le groupe, mais qu'importe. Il avait été sur le toit de l'Europe, lui... Au plan international, force est de constater, sans chauvinisme aucun, que le Porto-Vecchiaï n'a pas eu la carrière que son talent méritait. Trois malheureuses sélections, ni plus ni moins. Il faut dire que la concurrence était rude alors, avec Guillou ou Platini au même poste, mais il est indiscutable que le fait de jouer dans un club corse, le SECB (il ne porta jamais que le maillot du club), loin des yeux des médias et du sélectionneur, desservit ce talentueux garçon. Bien sûr, chacune de ses sélections se solda par une victoire pour les Tricolores. Mais cela est bien insuffisant pour un joueur de cette trempe...

Voilà pour le footballeur. L'autre Claude Papi, l'homme, reste dans la mémoire des siens, de sa famille, de ses intimes. Les médias n'ont pas à lever ce voile. Car comme pour tout homme public, c'est son talent, et son talent seul, les moments de bonheur et d'émotion qu'il nous a offerts, que l'on doit garder en mémoire.

Claude Papi





Le village d'Oletta



# Dans l'histoire

DÉPORTÉS À ASCU  
LA CONSPIRATION D'OLETTA  
LA TERRIBLE HISTOIRE DE CIRCINELLU  
LE QUATRIÈME MARQUIS  
LE ROMAN DU DÉSESPOIR  
MORTS AU LOIN  
RENCONTRES SUR LA JETÉE  
TOUSSAINT SANGLANTE  
UN COMLOT AVORTÉ  
UN RÉGIMENT CORSE  
VENDETTA EN CALABRE



La source d'Orezza en Castagniccia

# Déportés à Ascu

Lorsque certaines thèses resurgissent, qu'on croyait éteintes à jamais, comme l'antisémitisme, on doit tout faire pour ne pas oublier. Pour tous ceux qui ont connu ou vécu la Shoah, ce génocide décrété, planifié par un régime nazi que les démocraties européennes n'avaient pas eu le courage de dénoncer, les souvenirs demeurent vivaces. En Corse aussi...

Chez nous pourtant, contrairement à d'autres régions d'Europe, on ne trouve trace d'aucune vague antisémite. Pas de tension entre les deux communautés, puisque la plupart de ces familles d'origine juive installées depuis longtemps s'étaient fondues sans peine au creuset de l'insularité. Par exemple, de très nombreux petits israélites parlaient couramment le corse, élevés qu'ils avaient été avec les petits corsophones... Et puis, certains membres de la communauté israélite étaient marchands ambulants, ces fameux *traculini*, dont les tournées avaient noué de solides amitiés avec les habitants de l'intérieur... Pas non plus de lettres anonymes pour dénoncer son prochain, « coupable » d'être israélite... Aucun sentiment d'un danger quelconque, aucune menace planant au-dessus de leurs têtes... Mais pourtant, pour ne pas déplaire à leurs alliés nazis, les Italiens, au début du printemps 1943, se lancent à leur tour dans une chasse aux Juifs de Corse. Et ils procèdent de la façon la plus basique, la plus simple : ils cherchent les noms de ceux-ci dans les annuaires ou sur la façade des commerces. Quelques-uns sont arrêtés, dans un petit village du Nebbiu, sur la dénonciation de son premier magistrat. Un exemple qui fait mal, c'est vrai, mais qui demeura, fort heureusement, un cas tout à fait isolé... La rafle s'effectue sans brutalité particulière et on recommande aux interpellés de se munir de matelas et de couvertures. Dans un premier temps, ces personnes sont regroupées à la caserne Marbeuf, à Bastia. Puis, dans des véhicules italiens, on les conduit au lieu de leur déportation, de leur relégation, dirons-nous plutôt, car les conditions de détention ne sont en rien comparables, bien sûr, avec celles des vrais camps de concentration. L'endroit choisi est le village d'Ascu. À l'évidence, ce choix n'est pas dû au hasard. Loin de toute grosse agglomération, difficile d'accès, à plus de deux heures

de route alors de Bastia, Ascu se prête à merveille à cet accueil. De plus, il y a sur le territoire de la commune un local suffisamment grand pour recevoir ces détenus d'un genre particulier. C'est le groupe scolaire de la commune, belle bâtisse à deux étages, flambant neuf ou presque. Il dispose de grandes salles qui seront l'hébergement de la petite communauté israélite, et ce, de longs mois durant.

Tout cela n'est que du provisoire, dit-on, en attendant la construction d'un camp « en dur ».

Bientôt, les détenus sont quatre-vingt-six, de tous âges (le cadet a à peine dix-huit ans !). Il y a des juifs de Corse, mais aussi d'autres, venus d'ailleurs. Malchance énorme pour l'un de ceux-là, réfugié en Corse pour fuir les persécutions sur le continent ! Dans la grande salle

du groupe scolaire, le confort est des plus rudimentaires. C'est à même le sol que couchent les détenus, sur le plancher en bois, sur de vulgaires paillasses ou de sommaires matelas jetés à la hâte. Pour manger, il faut se contenter de peu. Un mauvais réchaud, une petite boule de pain (la fameuse *pagnotta* de l'armée italienne), et la plupart du temps, comme ordinaire, une poignée de riz... De plus, on voit arriver avec inquiétude les



mauvais jours, car il n'y a aucun moyen de se chauffer. La vie quotidienne à Ascu déroule son long fil d'ennui, jour après jour. Parties de cartes, promenades dans le village, mais interdiction formelle d'adresser la parole aux habitants. Le dimanche, visite des siens, pour quelques trop courtes heures. Et l'inquiétude de savoir comment la famille se débrouille sans son chef...

Le 8 septembre, enfin, six mois après l'arrivée à Ascu, on apprend que Mussolini a été chassé par l'avancée des alliés. Le lendemain, c'est le départ. Les plus aisés appellent des taxis, les autres louent un car, en mettant leurs modestes économies en commun. Le cauchemar est terminé pour la petite communauté de Corse, mais un autre commencera lorsqu'elle apprendra, bien plus tard, le sort réservé à ses coreligionnaires d'Europe...



*Une porteuse d'eau à Sartene en 1930*



*La tombe de Colomba à Fozzano*



*Bonifacio, la rue du rocher, 1930*



*Un paysan Corse, 1929*